

## **Pourquoi la vérité compte-t-elle si peu dans les décisions universitaires ?**

*Les nouvelles d'Archimède, Lille 2003*

L'université a pour but l'avancement du savoir par la recherche et sa transmission par l'enseignement. Or le savoir implique la vérité: on ne peut pas savoir que P si P est faux. Le but est donc la vérité. Certes ce but peut être un moyen en vue d'une autre fin: garantir des emplois, améliorer le bien être d'une population, etc. Il peut aussi y avoir des gens qui vont à l'université avec d'autres objectifs : former des élites, faire de la propagande politique ou religieuse, etc. Et il y a aussi les sceptiques, les esthètes, et autres post-modernes, qui pensent que la vérité est un idéal déplacé ou dépassé. Mais je supposerai que l'on est dans une situation idéale: tout le monde s'accorde sur cet objectif - la connaissance – bien que tout le monde ne soit pas d'accord sur ce qui est vrai, car personne n'est infallible (notre modèle n'est pas celui des universités pontificales). On devrait donc s'attendre à ce que les décisions académiques portant sur le recrutement d'un enseignant, l'attribution d'une bourse à un étudiant, l'obtention d'un diplôme comme une thèse, ou l'octroi de crédits à une recherche se fassent sur ce critère: c'est le candidat qui a le plus de chances d'atteindre la vérité qui devrait être choisi. Donc, *mutatis mutandis*, on devrait s'attendre à ce que dans les comités et jurys chargés de prendre ces décisions, les partisans de telle théorie (économique, physique, biologique, philosophique, etc.) votent pour les candidats qui défendent cette théorie, ou que les responsables académiques choisissent en fonction de ce qu'ils tiennent pour vrai. Or que constatons-nous ? Dans la plupart des cas, les considérations portant sur la vérité ou la fausseté des thèses n'entrent pas en ligne de compte. On ne dira jamais que les doctrines d'un candidat sont vraies ou fausses. On dira plutôt : “ Ce travail est brouillon ”, “ Ce dossier est mal présenté ”, ou même “ ce candidat est sympathique ” et on accusera quelqu'un qui défend les

mêmes vues que le candidat d'avoir été influencé par le fait qu'il est d'accord avec lui. On préférera même invoquer l'utilité économique ou l'opportunité politique d'un projet, ou encore la race ou le sexe d'un candidat, plutôt que la vérité. Je ne dis pas cela par pur cynisme : je m'autorise de vingt ans de participation à des comités et jurys, de lecture de lettres de recommandation et de rapports, en France comme à l'étranger. Ma discipline est la philosophie, certes un peu spéciale entre toutes, mais ce que je sais des autres disciplines n'infirme pas ce diagnostic. On peut envisager diverses explications au fait qu'on choisisse sans tenir compte de la vérité: la crainte de se tromper, le désir de permettre à des partisans de doctrines qu'on tient fausses d'être recrutés pour assurer une diversité du corps enseignant, l'espoir que des individus qui ont tort aujourd'hui puissent changer un jour, etc. Mais aucune de ces considérations ne peut contrebalancer le fait que si l'on veut faire avancer le savoir, mieux vaut choisir selon le critère de la vérité. Par exemple si un président d'université partisan d'une doctrine économique devait miser l'avenir de son établissement sur la vérité de cette doctrine, il ferait bien de l'appliquer. Alors pourquoi ignorons-nous quasi systématiquement ce critère? Le philosophe David Lewis a suggéré l'explication suivante, basée sur la théorie des jeux. Nous passons un pacte tacite avec les autres pour ignorer ce critère. Imaginons un conflit entre le partisan d'une théorie X et le partisan d'une théorie Y dans un domaine donné, par exemple en économie un partisan de l'économie néo-libérale et un marxiste, ou en philosophie un matérialiste et un dualiste. En tant que partisan de X, la meilleure chose pour moi en vue de faire avancer la connaissance serait que tout le monde adopte X (ou une vaste majorité : il peut être bon pour moi de préserver une petite minorité de partisans de Y pour m'assurer contre le risque d'erreur). Le pire pour moi serait la victoire complète des partisans de Y, et le second choix serait un mixte des deux. Un pacte tacite d'ignorance du critère de la vérité de nos opinions augmentera la probabilité du second choix, et diminuera à la fois celle du meilleur et du pire. Si je décline le pacte, je ne sais pas ce qui se produira à la longue. Les majorités peuvent changer de manière imprévisible. Mes adversaires raisonneront

de même. On pourrait aussi raisonner à partir d'un modèle classique de " dilemme du prisonnier " : les joueurs A et B préfèrent chacun respectivement X et Y, et veulent éviter respectivement la victoire de Y ou de X, mais s'ils ne coopèrent pas (en ignorant le critère de la vérité), ils risquent de se retrouver avec l'option la pire. Pourrait-on dire alors que le pacte tacite est passé entre les parties en vue d'un autre but que la recherche du vrai, par exemple la tolérance des opinions des autres ? Non, car la tolérance est seulement le résultat de la coopération en vue de l'avancement du savoir, et non pas l'objectif du traité tacite passé avec les adversaires. Le même raisonnement pourra se faire entre les partisans de la thèse selon laquelle le but d'une université est l'avancement du savoir et les sceptiques qui pensent qu'il n'y a pas de vérité, ou que le but ultime est autre chose (par exemple l'obtention du pouvoir intellectuel). Ces derniers aussi ont intérêt à passer le contrat, et ils ignoreront d'autant plus aisément le critère de la vérité qu'ils n'y croient pas. Mais s'ils sont cohérents dans leurs objectifs et leurs choix, ils auront intérêt à préserver ceux qui, dans l'université, visent à l'avancement du savoir. Et voilà pourquoi, en définitive, cet objectif si noble finit toujours par s'imposer, quand bien même tout le monde a pris la décision de l'ignorer dans ses décisions universitaires. Les pessimistes, qui se lamentent de ce que les idéaux universitaires ne sont plus ce qu'ils étaient, devraient trouver quelque réconfort dans cette pensée, même si ce tout raisonnement pêche par optimisme, en supposant que les universitaires sont minimalement rationnels.

Pascal Engel

Université Paris IV-

Sorbonne

## Joueur matérialiste

		Joueur matérialiste	
		Coopération	Défection
Joueur dualiste	Coopération	A 2	B 3
	Défection	C 3	D 1

Un dilemme du prisonnier entre deux joueurs philosophes. Chacun a intérêt à tenir compte de ce qu'il considère comme la vérité (i.e pour le matérialiste la thèse matérialiste, pour le dualiste la thèse dualiste), c'est-à-dire à ne pas coopérer avec son adversaire (faire défection), et à ce que l'autre ne tienne pas compte de la vérité (i.e coopère, en acceptant la thèse adverse sans discussion, comportement qui conduit à la victoire du camp adverse. Pour le matérialiste le meilleur choix est donc B (utilité

3) , pour le dualiste C (utilité 3) quand l'autre voit sa thèse rejetée (utilité 0). Mais s'ils adoptent ce comportement de défection tous les deux (i.e s'ils prennent leurs décisions selon le critère de la vérité), ils se retrouvent dans la situation D, où il y a très peu de chances d'obtenir la victoire du dualisme ou du matérialisme (utilité 1). Une fois qu'ils répètent ces comportements non coopératifs, ils se rendent compte que la meilleure solution est de coopérer, A, c'est à- dire ne pas tenir compte de la vérité dans leurs évaluations universitaires (utilité 2).